

Anne Corre

lycéenne résistante

Roger Faligot

À TRAVERS L'EUROPE OCCUPÉE, LES ADOLESCENTS FURENT TRÈS NOMBREUX À MENER UNE LUTTE CLANDESTINE CONTRE LES NAZIS, PUIS À GAGNER LES MAQUIS, CE AU PÉRIL DE LEUR VIE. ILS N'APPARAISSENT POURTANT PAS, OU TROP PEU, DANS L'HISTOIRE OFFICIELLE DE LA RÉSISTANCE. À L'ISSUE D'UNE ENQUÊTE MINUTIEUSE NOURRIE DE TÉMOIGNAGES INÉDITS, ROGER FALIGOT REDONNE VIE ET REND HOMMAGE À L'UNE D'ENTRE EUX, ANNE CORRE, JEUNE RÉSISTANTE ORIGINAIRE DE DAOULAS.

CARTE D'IDENTITÉ
SCOLAIRE
ANNÉE 1941-1942

Nom :
Prénoms : Anne Françoise
Née le 27 mai 1925
à Lambézellec
Domicile : Route Nationale
Daoulas Finistère

Nom de l'Établissement : Lycée Victor Duruy

Je, soussigné⁽¹⁾, certifie que
Melle Anne Corre
est élève dans mon Etablissement.

SIGNATURE :
[Signature]

(1) Directeur.
Proviseur.
Principal.

Été 1940. Anne Corre, quinze ans, fille de Joseph, garagiste de Daoulas, et de Jeanne, directrice de l'école, court à travers champs. Elle adore rendre visite aux cousins Le Gall de Plougastel, ralliant leur moulin de Kergoff en traversant la campagne par Loperhet. La joie de vivre incarnée, souvent à la tête de son groupe de copines. Les garçons lorgnent cette fille aux yeux noirs, aux cheveux noirs "aux reflets bleus dignes d'une Andalouse", comme dit sa cousine Madeleine. Chez les Le Gall, elle adore revêtir le costume traditionnel de Plougastel et apprendre des mots de la langue des ancêtres. L'objet de disputes avec sa mère qui déteste ces "vieilles".

Au moment des moissons, la France est défaite par l'armée allemande. Avec son cousin Pierre, elle accueille deux soldats en déroute qui se réfugient à Kergoff. On les aide à fuir en leur prêtant un costume traditionnel.

FLEURS D'AUTOMNE

Le 11 novembre, lycéens et étudiants manifestent dans toute la France en souvenir des morts de 14-18, façon de protester contre l'occupant. À Brest, Anne et ses amis déposent des fleurs d'automne au monument aux morts. Décembre 1940, un

pilote anglais a été abattu en bombardant l'arsenal. Son avion s'est écrasé à l'Hôpital-Camfrout où les Allemands l'ont enseveli à la hâte. Anne et sa petite bande lui rendent hommage.

Pour lui éviter des ennuis, les Corre l'envoient rejoindre Madeleine Dasni, une cousine, pour étudier à Paris. Or, elle entre dans une deuxième phase de "résistance passive". En 1942, Anne Corre, dix-sept ans, participe à la défense de ses professeurs juifs des lycées parisiens Victor-Duruy (le sien) et Fénelon, avec sa cousine et une étudiante plus âgée, Geneviève de Gaulle, la nièce du général... Elle recopie à la main et distribue le manifeste des *Conseils à l'occupant*, un tract suggérant de résister par de petits gestes de la vie quotidienne. Son engagement a-t-il primé sur ses études ? Elle rate la première partie de son baccalauréat. "Anne doit rentrer ici, nous n'aurions jamais dû l'envoyer à Paris !", tempête Mme Corre, sans doute plus rigoriste que son mari qui écoute Radio Londres grâce au poste TSP qu'il a construit dans les combles.

À partir d'octobre 1942, elle étudie à Morlaix. Elle y est témoin d'un drame affreux. Le 29 janvier 1943, alors qu'elle garde une fil-

lette, la RAF survole Morlaix, bombarde le viaduc. La gamine est tuée avec trente-huit autres enfants de l'école Notre-Dame-de-Lourdes parmi plus de soixante Morlaisiens. Anne Corre ne reste pas dans la ville meurtrie. La voici qui poursuit ses études à Quimper, au lycée Brizeux, et adhère au mouvement clandestin Libération-Nord. Son objectif : saboter le Service du travail obligatoire (STO) pour lequel sont requis tant de ses camarades garçons. Mais désormais, il faut compter avec la sécurité d'État nazie et la Gestapo.

LE GROUPE MARCEAU

Quimper est le champ clos d'une guerre secrète. Le 1er août 1943, le général Audibert, commandant l'Armée secrète dans l'Ouest, a fusionné les divers groupes de combat en Bretagne dans le mouvement "Libération" dans lequel va agir Anne Corre. Sous l'égide du responsable finistérien, Mathieu Donnart, *alias* "Poussin", et de son adjoint quimpérois, Roger Bourrières dit "Berthaud", se met en place le "groupe Marceau". Dirigé par André Pellen, *alias* "Max", il se compose d'une quinzaine de lycéens de Quimper, dont Anne Corre et Jacqueline Razer, l'une de ses amies,

PAGE PRÉCÉDENTE
Légende.

venue de Paris quoique originaire de Plogoff. Anne va au contact des Allemands. À l'automne 1943, on la voit parfois avec un jeune lieutenant de l'intendance de la Wehrmacht. Ses copains s'étonnent. La rumeur circule même à Daoulas. Comment est-ce possible, elle qui dit détester les "boches" ?

Comme nous le confirmera sa cousine Madeleine, Anne, qui avait appris la langue de Goethe, a eu une liaison avec un officier allemand. Après la guerre, dans l'appartement de la grand-mère à Brest, on a retrouvé des lettres d'amour enflammées. Mais justement, ce jeune Allemand l'aide dans la Résistance. "Après 1945, nous avons su, par des sources de la Résistance, qu'elle était en contact avec des Allemands, et qu'elle avait réussi à obtenir une sacoche pleine de documents secrets remis aux respon-

Exergue

sables de son réseau", confirment les frères Le Gouës, Henri et Pierre, fiers de leur amie de jeunesse de Daoulas. Mieux, le groupe Marceau a rédigé des tracts en allemand à destination des soldats de la Wehrmacht pour qu'ils désertent... C'est la sœur d'un membre du groupe, également lycéenne à Brizeux, Éliane Burckel, qui rédige les tracts avec Anne. Autre action, le 11 novembre 1943 au soir, Jean Trarieux, le responsable départemental du STO, échappe de peu à des coups de feu. Ce sont les frères Alain et Georges Conan, les copains de classe d'Anne, qui ont tiré. Peu après, le groupe Marceau constitue un maquis, à la limite des villages de Kerfeunteun et de Plogonnec, au sortir de Quimper. Les filles de Brizeux le ravitaillent.

Quimper, le 25 avril 1944, six heures du matin. Bernard Massotte, un agent de la Gestapo, baigne dans

son sang place Toul-al-Laër. Il a été abattu de trois balles tirées par l'un des frères Conan, Alain, et deux autres membres du groupe Marceau. Yvette Menez, qui se rend au lycée Brizeux, passe devant la cathédrale, quand elle rencontre Anne, affolée : "Yvette, je suis perdue, j'ai fait tuer Massotte ! Il a passé la nuit avec moi. Que va-t-il m'arriver ? — Tu ne dois surtout pas aller au lycée, sauve-toi vite. Les Allemands vont forcément te chercher..."

Elle a raison. Les policiers allemands et leurs supplétifs français enquêtent pour savoir si la jeune fille a été vue avec Massotte. Bientôt les frères Conan sont arrêtés.

Anne et Jacqueline ont rejoint le groupe Marceau au maquis à Plogonnec. Parmi les maquisards, il y a Jacques Maillet, dix-huit ans, membre de la Jeunesse étudiante chrétienne, dit "le Grand Jack", et Louis Burckel, "Loulou", le frère d'Éliane. Ces deux-là étaient avec Alain Conan pour abattre Massotte. Aussi ne sont-ils pas étonnés de voir les demoiselles "monter au maquis". Elles y restent une dizaine de jours, puis gagnent Douarnenez et Brest. Anne Corre se teint en rousse... Toutefois, elle est reconvenue et les deux filles sont arrêtées à Brest le 24 mai 1944. On les a dénoncées.

Les voici à la prison de Kérinou à Brest. Dans une lettre qu'elle peut envoyer à ses parents après les interrogatoires, Anne Corre joue la petite fille perdue : "Peut-être, le jour où je serai libérée n'oserai-je même pas me présenter devant vous, après tout le mal que je vous ai fait, je ne mérite pas de redevenir votre fille. Je n'ai jamais senti autant que maintenant combien je vous aime. L'autre jour, dans la rue, j'ai vu grand-père, j'ai été obligée de passer en baissant la tête ; vous ne pouvez pas imaginer combien il m'a été pénible et difficile de ne pas courir vers lui, pour lui sauter au cou et lui dire 'Grand-père, ramène-moi à la maison !'"

Le 31 mai, Anne est transférée à la prison de Quimper, puis deux semaines plus tard, la jeune Daoulasienne est conduite à la prison Jacques-Cartier de Rennes. Dans un courrier, elle cherche à rassurer ses parents : "Je pense continuellement

à vous et j'espère bien que vous m'avez déjà pardonné. Jusqu'à cette épreuve, je n'avais pas encore compris combien je vous aimais, combien il m'était difficile de me séparer de vous tous. Mais ne nous attendrions pas. Nous serons encore bientôt tous réunis. Et puisque cela n'a pas été pour l'anniversaire de papa et de Janine, ce sera pour la fête de maman et de mon petit diable."

LE CONVOI DE LANGEAIS

Le 4 août 1944 voit la libération de Rennes mais la veille, les Allemands ont décidé d'envoyer les prisonniers de Jacques-Cartier pour un ultime voyage vers l'Allemagne. À Nantes, un cheminot, apprenant que le convoi de prisonniers politiques est passé, en avertit la Résistance en pensant qu'elle va saboter la ligne. Peine perdue. Cependant, à hauteur de Saint-Mars-du-Désert, le train ralentit, des prisonniers réussissent à s'échapper. Anne Corre voyage avec deux mille autres résistants dirigés vers Belfort. On connaît ce train sous le nom du "convoi de Langeais", car à hauteur de cette ville, le 6 août, il s'arrête. Cette fois, les ponts sont coupés. Il est prévu que les prisonniers continuent à pied. Surgit l'aviation anglaise qui bombarde le convoi. Des prisonniers fuient. Des camions emmènent les femmes à la prochaine gare de triage, à Saint-Pierre-des-Corps, et les hommes vont à pied. C'est lors du transbordement que de nouveaux résistants tentent de se faire la belle sous les balles. Son amie Jacqueline Razer fuit ce jour-là. Tout comme les frères Conan. Au total, cent soixante-huit prisonniers s'évadent, mais pas Anne Corre...

Le 15 août 1944, le convoi arrive à Belfort. Anne et ses compagnons sont enfermés au fort Hatry puis convoyés au camp de Ravensbrück, où elle arrive le 4 septembre. Anne se retrouve au camp de Sachsenhausen, puis dans l'usine de Ludwigsfeld-Genshagen qui en dépend, à vingt kilomètres de Berlin. Elle est gérée par l'entreprise Daimler Mercedes-Benz qui fabrique ou reconditionne des moteurs d'avions de guerre. Les femmes travaillent comme des esclaves. "J'ai bien connu Anne Corre, on l'appelait Annick,

témoigne en 2008 Lucette Billard-Quignon (matricule 62956). Elle était avec nous à Genshagen. Elle avait le matricule 62813. On était au commando de Ludwigsfelden. Je la voyais tous les soirs de mon châlit, en contrebas ; elle était très belle, elle avait un reflet roux, acajou dans ses cheveux." À l'époque, environ 1 200 femmes travaillent dans l'usine de Genshagen-Ludwigsfelde. Anne Corre et ses compagnes d'infortune y resteront d'octobre 1944 jusqu'au 13 avril 1945.

La plupart des ouvrières se sont vu assigner des tâches exténuantes, dans le cambouis ou parmi les effluves de peinture au pistolet. Par contraste, Anne, au contrôle, ou Lucette, affectée au travail du fil de fer, ont plutôt de la "chance". Sans déparer, les ss se livrent à des exactions comme on en connaît alors dans tous les camps nazis. Dans cet enfer, ces jeunes filles réussissent encore à faire vibrer l'esprit de résistance. Lucette a l'idée, pour le 11 novembre 1944, de fabriquer, avec sa pince coupante, des fleurs en fil de fer, une sorte de broche que les filles arboreront en signe d'insoumission. Quand on regarde cette "fleur d'acier", on pense à un "chrysanthème de la liberté" aux pétales tricolores. Le matin du 11 novembre, durant l'appel, Denise Le Flohic (matricule 8029) a accroché sa broche sur la poitrine. Un ss la lui arrache. Micheline Le Calonnec, autre jeune Bretonne, traverse l'usine, la fleur dans les cheveux.

Le calvaire de ces femmes se poursuit six mois encore. Au printemps 1945, les armées alliées, américaine et soviétique, se rapprochent. L'état-major allemand décide de les éloigner le plus loin possible, espérant utiliser ces déportés comme monnaie d'échange. Le 13 avril 1945, débute la "marche de la mort" sur trois cents kilomètres. On les conduit au centre de Sachso. Un tri s'opère : trois mille malades resteront au *Revier*, le dispensaire du camp. Le matin du 21 avril, 33 000 hommes et femmes sont alignés cinq par cinq, en colonne de cinq cents, pour le grand départ, une marche de cent soixante-dix kilomètres. Bientôt, tous les cent mètres gît un cadavre : celui ou celle qui ne peut plus mar-

cher, épuisé, malade de dysenterie, est abattu d'une balle dans la nuque. Le 2 mai 1945, à Parchim, peu avant que les armées alliées y effectuent leur jonction, les ss poussent les déportés dans les bois et se volatilisent. Lucette Billard vient de le comprendre : ils sont libres ! Le 3, au début de l'après-midi, elle quitte le secteur russe pour le secteur anglais avec des garçons déportés et ses amies, celles de la "révolte du chrysanthème", Micheline Le Calonnec, Annick Le Lay, Lucienne Falières...

LA MARCHÉ DE LA MORT

Mais qu'est devenue Anne Corre ? Les témoignages de ses compagnes d'infortune qui ont survécu divergent. Elles diront ce qu'elles savent à la famille de Daoulas. Certaines l'ont vue au dispensaire, d'autres, comme Lucette, pensent l'avoir retrouvée après la Libération, mais sans doute trop faible pour avoir survécu.

Une camarade, Fernande Titeux, écrit à Jeanne Corre : "Je ne puis vous donner d'autres nouvelles, elle était malade au camp d'Oranienburg et quand nous sommes parties sur les routes vers le 22 ou 23 avril, elle est restée au camp avec d'autres petites malades, car le docteur, qui était français, nous a dit qu'il restait avec eux jusqu'à la dernière minute et que les malades seraient emmenées en voiture."

D'après une autre camarade consultée, Gilberte Jacquot, Anne Corre a bien fait la "marche de la mort", mais elle est tombée en chemin... Sur une liste administrative établie par les ss des déportés appelés à effectuer la marche, son nom figure bien. Comme celui d'Élise Goestchy, qui a survécu. Du Doubs, elle écrit à son tour au garage Corre à Daoulas : "Le 17 avril, on a quitté l'usine pour le camp d'Oranienburg. Cinq jours après, on est partis pour un long trajet à pied (170 km) et c'est deux jours avant de partir que j'ai quitté ma petite Annick. Pourquoi ? Parce qu'elle était un peu malade, elle n'est pas partie avec nous."

Madeleine Allard, qui avait été avec elle depuis la prison de Rennes, livre à Janine Corre, la sœur d'Anne, le récit de leur détention de Rennes jusqu'à Ravensbrück : "Anne avait

survécu, puisque je l'ai retrouvée par le plus grand des hasards : je ne saurais vous dire ce qu'elle avait fait pendant ces longs mois de l'hiver 1944-1945. Elle était devenue transparente, mais bien vivante. Nous nous sommes donc rencontrées, fin avril 1945, dans un camp dont on nous évacuait. Je l'ai perdue de vue, mais je pensais que, soignée à temps, elle pouvait résister. Il faut croire que non..."

Le colonel Berthaud, son chef de réseau, est resté prudent lorsqu'il a rédigé, après la guerre, une attestation sur son rôle dans la Résistance : "Je soussigné, lieutenant-colonel Berthaud, chef départemental des FFI, certifie que mademoiselle Anne Corre, domiciliée à Daoulas et qui faisait en 1944 ses études au lycée de Quimper, appartenait, dans la Résistance, au groupe Marceau de

Exergue

Quimper. Elle mena à bien toutes les missions qui lui furent confiées et en particulier celles qui consistaient à dépister les agents français de la Gestapo. Arrêtée à Brest au cours d'une de ses missions, elle fut incarcérée à Rennes puis déportée en Allemagne."

Le destin de la résistante de Daoulas reste encore nimbé de mystère. Dans sa ville natale, en avril 2010, on a enfin décidé de reconnaître son rôle en baptisant une place de son nom et en y installant une stèle, tout en rendant hommage à un autre enfant de Daoulas, son voisin, un peu plus âgé qu'elle, mais membre d'un réseau différent, Jean Kerneis, mort en déportation suite à son engagement dans la Résistance. ■

Bibliographie

Roger Faligot, *La Rose et l'Edelweiss, Ces ados qui combattaient le nazisme 1933-1945*, éditions La Découverte Poche/Essais, 2010.